

La petite Loulou, déjà grandelette, venait d'être prise par un de ces maux subits, contre lesquels la science se trouve trop souvent désarmée.

Valroy était accouru au plus vite.

D'un mot il avait rassuré la mère, et au moyen de quelques gouttes d'un remède souverain, il avait calmé les convulsions de l'enfant.

Au moment où il se disposait à quitter le chevet du petit être qui reposait maintenant tranquille, apaisé, Blanche s'était avancée vers lui, les deux mains tendues, en lui disant :

— Que ne vous dois-je pas ? Comment vous prouver ma reconnaissance !... Vous avez sauvé la vie de mon enfant.

Tandis qu'il tenait ses deux mains dans les siennes, les yeux de Valroy avaient rencontré ceux de la jeune femme....

Tout danger était écarté, à cet instant, elle se sentait pleinement heureuse.... et ce fut avec ravissement qu'elle l'entendit lui répondre....

— Mais, en cette circonstance, je n'ai fait que vous rendre un bien faible service dont vous avez tort de me remercier.... Toute ma vie ne vous appartient-elle pas !....

Blanche tressaillit en revenant à elle-même.

Valroy venait de se retirer, et la froide raison, la désespérante réalité rentraient à la fois dans le cœur et l'esprit de la jeune femme.

Elle aimait !... Et elle n'était pas libre.... A jamais elle était enchaînée à un autre !....

Oh ! que de fois déjà elle avait songé à une séparation, à un divorce que les tribunaux lui auraient aisément accordé....

Mais ce recours en grâce lui était interdit.

Si l'on fouillait tout au fond du passé et de la vie de Gaston Louchard, qui sait ce que l'on pourrait découvrir ? — Quelles plaies et quelle fange ne pourrait-on pas mettre à nu !....

Et qui serait souillé dans ces débats, qui serait à jamais taché dans ses révélations ?

Sa fille !... sa petite Louise !....

L'honneur lui commandait donc de se sacrifier pour sa fille.

Voilà pourquoi, dès le lendemain matin, après une cruelle nuit d'insomnie, elle avait annoncé à sa mère son immuable résolution de quitter la France, de s'expatrier.

De raisons pour motiver cette résolution très soudaine, elle n'en donnait pas.

C'eût été bien inutile d'ailleurs.... Mme de Lauriac n'avait-elle pas lu à livre ouvert dans le cœur de sa fille ? Ne savait-elle pas que Blanche aimait d'un amour sans espoir ce noble et vaillant garçon qui se nommait Raoul Valroy ?

La marquise n'avait donc pas essayé un seul instant de dissuader sa fille du projet auquel elle s'était arrêtée.

Et quand Blanche, le lendemain, à l'heure de la soirée où il faisait sa visite quotidienne, avait annoncé à Valroy qu'elle allait bientôt partir, Raoul n'avait rien dit, comprenant qu'il était aimé, aimé comme il rêvait de l'être, mais que la jeune femme qui n'était pas libre, le fuyait pour ne pas céder à son amour, car elle comprenait bien qu'il se trouverait sans courage et sans force.

Voilà pourquoi de son côté Valroy, malgré une santé ébranlée qui lui interdisait les écrasantes fatigues des expéditions lointaines, se décidait à repartir avec Octave Marcenay, espérant bien que la mort saurait le délivrer d'une passion sans espoir.

Cependant les chasseurs étaient prêts.

Bernard, le garde chef, escorté de ses sous-ordres et de nombreux rabatteurs, prenait la tête de la colonne, tandis que le marquis dirigeait le petit groupe des tireurs.

La première attaque devait se faire à courte distance du château.

— J'ai cinq animaux dans une petite enceinte, deux hectares au plus, avait dit Bernard, il faudra bien qu'ils déguerpissent et passent à portée des chasseurs....

Tandis que l'on se rendait au point d'attaque, Octave de Marcenay s'était insensiblement rapproché de Valroy, et ralentissant alors son allure, il avait laissé passer le groupe des chasseurs et le groupe des rabatteurs, obligeant son ami à régler son pas sur le sien.

— Eh bien ! mon vieux Raoul, lui avait-il dit en

lui tapant sur l'épaule, moi qui te croyais si heureux dans ton petit ermitage.... Pourquoi donc veux-tu le quitter ?

Raoul Valroy détournait la tête d'un air embarrassé.

— Mais tu sais.... La manie, non.... la passion des grandes aventures.

— Hum ! — fit Marcenay — l'aventure dans laquelle tu t'es embarqué.... n'a rien de commun avec les nôtres.... C'est moi qui ai été imprudent, et c'est moi qui ai causé ton malheur, mon pauvre ami, car je n'ai pas besoin de te regarder deux fois pour voir que tu es profondément malheureux....

Raoul Valroy se taisait. Il en voulait à son ami d'avoir pénétré son secret.

Octave de Marcenay continuait :

— Oui, tu es malheureux ! tu souffres du même mal que notre ami Henri de Lauriac.... Vous êtes tous deux des incurables.... des amoureux sans espoir.... Lui, je ne connais point son secret... Je ne connais point la femme qu'il aime.... Je sais seulement qu'il est profondément épris d'une femme hors de sa portée.... Une femme qui en aime un autre, sans doute.... Voilà où s'arrêtent ses confidences.... Mais toi !.... Je te croyais plus fort, plus vaillant, plus solide....

Raoul Valroy essaya une dénégation :

— Mais tu te trompes.... Je t'assure.... Vraiment.... Qui a pu te faire croire ?....

Octave s'arrêta au milieu du chemin vert.... et le prenant par le bras, le regarda droit dans les yeux....

— Ose m'affirmer, là, bien en face, que tu n'es pas amoureux fou de Mme de Kersaint ?....

Valroy se tu, en fronçant les sourcils.

— Eh bien, — poursuivit son ami, — tu as eu tort.... Je ne suis pas content de toi.... Ce n'était point ton droit, ce n'était pas ton devoir.... Non.... en vérité, tu ne devais pas violer les lois saintes de la si cordiale hospitalité que l'on t'offrait.

Raoul Valroy releva vivement la tête.

— Mais je ne lui ai jamais dit un mot qu'elle ne pût entendre.... Jamais je ne lui ai adressé une parole dont elle pût rougir.... Mme de Kersaint est mariée.

— C'est vrai, et au pire des drôles.... Malheureusement ce misérable n'en est pas moins son mari....

— Tu vois donc bien qu'il faut que je parte....

— Et elle, la jeune femme ?

Un rayon de joie passionnée traversa les yeux assombris de Raoul Valroy.

— Oh ! — fit-il en relevant la tête, — tu sais si je suis incapable d'une prétention.... Eh bien !... je crois qu'elle m'aime.... Je crois que mon amour si profond, si respectueux, si entier, a éveillé en elle... un sentiment d'affection sincère.

— Et alors ?....

— Alors !.... Elle part.... Elle s'expatrie, car elle comprend que notre vie à tous deux, à côté l'un de l'autre, est impossible....

— Alors ! voilà ton œuvre !.... Tu vas porter le désespoir dans cette maison qui a été pour toi aussi hospitalière....

— Que veux-tu dire ?....

— Par ta faute, la marquise va être privée de son enfant.... de sa petite fille....

— Tu vois donc bien que je dois partir, que c'est moi qui dois m'expatrier.... Moi parti, le calme reviendra dans cette maison....

— Il eût mieux valu n'y jamais mettre les pieds, — conclut Octave de Marcenay, ne trouvant pas un argument pour réfuter la logique de son ami.

— Oui, mais nul ne peut rien contre sa destinée — répliqua Raoul, — l'homme s'agite et Dieu le mène.... Toujours est-il que si je reste là-bas, à côté de toi, dans les régions inconnues, j'aurai eu la joie pleine d'avoir connu ce monde la meilleur amitié, la tienne, et le véritable amour....

— Mon amitié est bien peu de chose, mon pauvre Raoul, puisqu'elle ne réussit même pas à t'empêcher d'être malheureux....

Valroy allait répliquer encore, lorsqu'à un mètre de lui il aperçut Henri de Lauriac qui agitait son chapeau, pour leur recommander, à lui ainsi qu'à Octave de Marcenay, le plus profond silence.

Le sanglier est le plus méfiant de tous les ani-

maux, et il a l'ouïe et l'odorat d'une finesse extrême.

Valroy et Octave se turent donc, arrivant à grands pas au lieu du rendez-vous.

A cet instant, les yeux de Marcenay tombèrent sur Arthur Forcière.

Arthur était vert.... Il venait d'avoir une longue conversation avec Bernard, le garde-chef, et celui-ci lui avait dit que dans l'enceinte où l'on allait attaquer se trouvait une laie très rusée, fort méchante, qui bourrait les chasseurs à première vue....

— Si vous la voyez, lui avait dit Bernard, — et vous la reconnaîtrez bien, elle est haute sur jambes et maigre comme une sole, — ne la tirez qu'à coup sûr, quand elle vous présentera le flanc.... Et si elle revient sur vous, attendez-la de pied ferme et logez-lui votre balle du coup gauche dans l'oreille, au moment où elle arrivera sur vous....

— Certainement !.... Certainement, avait répliqué Arthur.... en regardant autour de lui s'il ne pourrait pas filer tout simplement par la tangente.

Mais il était trop tard, Henri de Lauriac venait de donner ses derniers ordres.

— Bernard, — avait-il dit au garde-chef, — charge-toi de M. Forcière, mets-le à un bon poste.... Je tiens à ce qu'il tue à Lauriac son premier sanglier.

Et Arthur Forcière fut placé à cent mètres, d'Octave de Marcenay, à un coin tout fourré, qui était l'un des points culminants de la battue.

Les rabatteurs étaient déjà en place.

Bernard quitta alors la ligne des chasseurs et sans entrer dans la traque que l'on allait faire, gagna au pied levé la ligne des rabatteurs....

Un coup de corne.... C'était Bernard qui donnait le signal....

Et les traqueurs se mirent en mouvement, tapant le fourré de leurs bâtons, et poussant de longs cris, pour obliger les animaux à filer droit devant eux....

Enfin, au premier : "Vlooo !...." se fit entendre.

C'était un premier sanglier qui était signalé.

"Vlooo !.... Vlooo !...."

En même temps, Bernard faisait découpler quatre vieux griffons, vendéens, lents de pied, mais très gorgés et très mordants, et aussitôt ceux-ci empaumèrent la voie du premier animal mis sur pied....

Le marquis de Lauriac, placé au centre de la ligne, regardait alternativement à droite et à gauche....

Un premier coup de feu partit au bout de la ligne.

C'était Octave de Marcenay qui venait de rouler un superbe ragot.... qui revenait sur lui et qu'il étendait une seconde fois à dix mètres, lui logeant une balle en plein front.

Mais au même moment, l'attention du marquis fut attirée par un bruit continu qui se faisait à vingt mètres, en face de lui, dans la broussaille.

Les cris des rabatteurs étaient encore très éloignés....

Les abois des chiens plus lointains encore.

A diverses reprises, Henri mit le fusil à l'épaule, s'attendant à voir bondir un sanglier.

Mais le même bruit, après s'être apaisé, se faisait de nouveau entendre.

Il lui sembla qu'un galop effréné longeait la ligne, puis revenait vers lui encore.

C'était évidemment un sanglier qui l'ayant éventé refusait de sortir.

Alors, comme il était certain que le bois, à cette heure, était absolument désert.... comme il ne pouvait y avoir aucun danger pour les hommes, pour les chiens, se tenant encore à longue distance, au plus profond du bois, à l'endroit où les ronces s'agitaient, après de nombreuses hésitations, épaulant vivement, il ajusta au milieu du fourré et fit feu.

Et, comme un fou, aussitôt loin de lui il jeta son arme, se précipitant dans le bois les bras étendus.

C'est qu'un cri, une longue clameur de douleur et d'angoisse avait répondu à son coup de feu.

Evidemment, il venait de tirer sur une créature humaine.